

SÈRIE 2

ERASMUS, L'AUBERGE AUX 27 ÉTOILES

CLAU DE RESPOSTES

1. Oui, la plupart d'entre eux sont très contents.
2. La possibilité de développer sa propre autonomie.
3. Non, le séjour a été trop bref.
4. Il permet de neutraliser les patriotismes agressifs et excessifs.
5. Environ un million et demi.
6. Non, elles sont tout à fait insuffisantes.
7. Parce qu'ils représentent en Europe leur université d'origine.
8. Oui, ça renforce le sentiment d'appartenance à l'Union européenne.

ENTRETIEN AVEC LE PSYCHIATRE DAVID SERVAN-SCHREIBER

- Pour la première fois vous racontez un épisode de votre vie sur lequel vous aviez toujours gardé le secret : il y a quinze ans lorsque vous étiez neuropsychiatre aux États-Unis, vous avez eu un cancer du cerveau. Grave. Après une rechute vous vous êtes heureusement rétabli. Pourquoi en parlez-vous publiquement aujourd'hui ?
- J'ai beaucoup hésité à le faire, mais en tant que médecin et scientifique, j'ai eu accès à des informations extrêmement utiles. J'ai envie maintenant de les mettre au service de tous ceux qui pourraient en avoir besoin.
- Avez-vous été soigné par les méthodes habituelles de la médecine conventionnelle ou par d'autres méthodes ?
- J'ai été soigné par les méthodes classiques – chirurgie et chimiothérapie. Il faut être clair là-dessus : il n'existe pour l'instant pas d'autres moyens pour éradiquer un cancer déclaré.
- À ce moment-là, vous rassemblez toutes les informations possibles sur votre maladie.
- Non, dans un premier temps, quand j'ai cru en être sorti, j'ai fait comme tous ceux qui ont échappé au cancer : je n'ai pas voulu penser à ma maladie. Je n'y ai repensé que lorsqu'on m'a dit : « *Vous faites une rechute* ». L'annonce d'une rechute est terrible. Je me suis demandé avec angoisse pourquoi ce cancer revenait. J'ai cherché des explications. La recherche médicale conventionnelle s'intéresse d'abord à la tumeur – il faut la détecter, puis la détruire par tous les moyens. Il faut le faire. Mais il existe aussi une autre attitude qui consiste à partir de ce qui entoure la tumeur, le « terrain » qui influence son évolution. Il faut comprendre comment fonctionnent nos moyens naturels de défense afin de les utiliser, de les stimuler.
- Qu'en avez-vous conclu ?
- Que, contrairement à certaines idées reçues, le cancer n'est pas une affaire de gènes. C'est une affaire de style de vie.
- Vous allez là contre ce qui semble une évidence bien établie.
- Je m'exprime peut-être un peu brutalement. Mais en réalité, la génétique joue très peu. On estime à seulement 15 % le rôle des gènes, et à 85 % l'influence de l'environnement, des habitudes alimentaires, des stress psychologiques. Des preuves ? Les enfants adoptés à la naissance ont les mêmes risques de cancer que leurs parents *adoptifs*, pas de leurs parents

biologiques. Des études montrent aussi que les femmes porteuses des gènes BRCA 1 et 2 (facteurs de certains cancers du sein) et qui sont nées avant 1940 ont trois fois moins de cancers du sein que celles portant les mêmes gènes mais qui sont nées après 1940.

- Bizarre ! Qu'est-ce qui se passe en 1940 ?
- Le style de vie occidental change du tout au tout et devient le plus cancérigène qui soit. Notre environnement se charge de produits chimiques synthétiques notoirement cancérigènes. Deuxième facteur, l'alimentation, qui comporte désormais beaucoup trop de graisses, de sucre, de viande, d'aliments industriels, source de déséquilibres désastreux pour notre santé. Par exemple, la consommation de sucre (facteur de croissance du cancer), qui était de 5 kilos par personne et par an en 1830, est passée à 70 kilos par personne et par an en 2000.
- C'est accablant. Comment réagir ? Que peut-on faire ?
- Heureusement, il y a aussi des éléments positifs. La cancérologie a fait des progrès foudroyants. Il est maintenant scientifiquement prouvé que beaucoup d'aliments, comme les légumes, agissent sur les différents cancers sans avoir évidemment aucun effet secondaire.
- Et les cultures bio ? Sont-elles utiles ?
- Le bio, c'est très bien, mais il ne faut pas en faire une religion. Il est plus important de manger des brocolis ou des fruits rouges même s'ils ne sont pas bio que de s'en abstenir.
- Est-ce que vous avez vous-même expérimenté la pertinence de cette alimentation anticancer ?
- Absolument. Vous voyez, sept ans après ma rechute, je suis toujours là.
- Quels conseils donneriez-vous ?
- Ne pas croire aux recettes miracles, qui n'existent pas. Agir soi-même, ne renoncer ni aux avancées formidables de la médecine conventionnelle ni aux bienfaits des défenses naturelles du corps. Et de l'esprit !

D'après *Le Nouvel Observateur*, 27 septembre-3 octobre 2007

CLAU DE RESPOSTES

- 1) Un cancer du cerveau.
- 2) Parce qu'il voulait aider les autres.
- 3) Lorsqu'il a eu une rechute de son cancer.
- 4) Le style de vie.
- 5) 15 %.
- 6) 5 kilos par personne et par an.
- 7) Les légumes.
- 8) Il y a 7 ans.

SÈRIE 5**DES ÉTUDIANTS CHERCHENT UN TOIT DÉSESPÉRÉMENT ET TROUVENT... LE LOGEMENT INTERGÉNÉRATIONNEL****CLAU DE RESPOSTES**

- 1) Non, il est difficile d'avoir une chambre avant la troisième année d'études.
- 2) Chez leurs familles.
- 3) Il ne paie rien.
- 4) 19 ans.
- 5) Grâce à une ONG.
- 6) Oui, tout à fait.
- 7) Oui, en Normandie.
- 8) Que l'étudiant et la personne âgée gardent leur propre autonomie.

ENTRETIEN AVEC RACHIDA DATI, MINISTRE DE LA JUSTICE

- Vous êtes la première ministre majeure issue de l'immigration maghrébine...
- Faisons simple, on gagnera du temps ! Je suis incapable de lire mon parcours de façon ethnique. Ne me le demandez pas. Je ne comprends même pas cela.
- Mais cette question des origines travaille la société française ?
- Pas autant que vous pouvez l'imaginer. Je ne suis pas naïve, je sais que ces choses existent, dans le regard des autres ou dans les attentes que j'inspire, en France ou ailleurs.
- En Europe, un ministre issu de l'immigration est une banalité...
- On ne le remarque même pas. Mais on remarquait notre conservatisme. La France intriguait l'Europe. De ce point de vue, évidemment, je ne passe pas inaperçue. Mais cela ne doit en rien déterminer ce que je fais : cela ne conditionne pas ce que j'accomplis. Et cela ne doit pas influencer sur le jugement que l'on porte sur moi ou sur mon action. Ce n'est pas cela qui m'a construite. Je ne cache rien, mais je ne peux pas être réduite à une origine.
- Votre ascension sociale, c'est aussi l'excuse d'une société fermée ?
- La société n'est pas toujours bien faite. Elle a la chance de compter parmi elle des gens généreux, qui donnent et qui aident. Mon parcours prouve l'existence de ces personnes. Et que tout n'est pas impossible, même si pour beaucoup de gens l'ascension sociale est un rêve. Mais ce n'est pas la France, ni les Français, qui sont à blâmer. Sans doute, une petite partie des élites, et quelques préjugés. C'est déjà beaucoup.
- Ce que vous êtes aujourd'hui, c'est la réalisation d'une ambition ?
- Dites d'un arrivisme ! C'est une idée bien arrangeante, n'est-ce pas ? Si quelqu'un progresse, qui n'était pas prédestiné au sommet, c'est qu'il a triché, ou qu'il était dévoré d'ambition, qu'il était prêt à tout, qu'il était calculateur, cynique, manipulateur... Seuls ceux qui sont nés du bon côté de la fracture sociale seraient honnêtes et intelligents, associant le mérite et le succès !
- Que savez-vous de l'histoire de vos parents ?
- Ils ont été un couple, au-delà de tout. Ils se sont choisis. C'est arrivé en Algérie, c'était encore l'Algérie française. Maman était de Nemours, aujourd'hui Ghazaouet. Mon père, lui, venait du

Maroc. Un travailleur immigré, déjà – beaucoup de Marocains allaient travailler en Algérie. Mon père appartenait à une famille très pauvre, venue de la campagne à Casablanca. Il avait envie de voir du pays. Partir, c'était la possibilité de travailler, de vivre, d'être libre.

- Vous aimez cette histoire ?
- C'est l'histoire de deux personnes qui se sont choisies. Ils sont partis créer quelque chose à eux, en France, dans un pays dont ils ignoraient tout. Mes parents se sont rencontrés pour une victoire, ils se sont rencontrés pour de l'avenir.
- Et l'avenir, c'était vous...
- Tous leurs enfants. Je suis l'aînée des enfants qui sont nés en France. Nous sommes sept filles et quatre garçons – et ajoutez ma nièce, la fille de ma sœur. Une famille nombreuse, modeste, dans un quartier populaire d'une ville de province. C'est une histoire française. Des millions de gens l'ont vécue. On a habité dans un quartier de petites maisons. Papa travaillait. Maman était à la maison. Elle chantait en écoutant la radio. Elle adorait coudre. Elle achetait du tissu, et hop, elle était à peine rentrée qu'elle coupait le pantalon, la jupe, le petit foulard, le chemisier... Elle faisait beaucoup de coussins pour les banquettes, les couvre-lits, les rideaux... Nos vêtements étaient assortis à la maison.
- De toute la famille, c'est vous qui êtes partie aussi loin que possible.
- Mais je n'ai pas rompu. Je ne suis par partie pour fuir la famille, mais pour accomplir ma vie, pour être libre. Mais je suis toujours revenue à ma source. La maison, c'est l'endroit où je faisais les devoirs, en écoutant chanter maman, en me disputant avec mes frères et mes sœurs.
- Devenir libre, c'est votre histoire ?
- Travailler, c'est mon histoire. Travailler simplement. Non, pas simplement. Énormément. Effectivement, la liberté est au cœur. Parfois, j'ai eu peur de perdre cette liberté et de perdre mon âme. C'est arrivé. Ça a été terrible. J'ai réussi à me préserver.

D'après *Le Point*, 1^{er} novembre 2007

CLAU DE RESPOSTES

- 1) Non, pas du tout.
- 2) Comme une femme pleine d'ambition, cynique et calculatrice.
- 3) En Algérie.
- 4) Le Maroc.
- 5) Non, ni son père ni sa mère ne connaissaient la France.
- 6) Seulement certains sont nés en France.
- 7) 7 filles et 4 garçons.
- 8) Pour accomplir sa vie.